



Mélanges, 2012

Blaise Tsoualla

Forte odeur d'épices du Golfe de Guinée : jeux et enjeux de l'« acclimatation » du français chez les écrivains camerounais aujourd'hui

Abstract: With an increasingly better cultural awareness, French-speaking Cameroonian writers increasingly seek to display their high sense of linguistic awareness too. They are visibly committed to decentering and “accommodating” the French language. The present study sets out to examine this phenomenon, on the basis of sociolinguistic and ecolinguistic parameters. The arguments unfold in four parts. First of all, the methodological framework lays down the theoretical foundation of the study. Second, there is an analysis of relevant concepts and precepts which underpin language use in the novels examined. Third, the paper provides examples to illustrate the authors' view on language as they endeavour to “accommodate” the French language. Finally, the study assesses the semiolinguistic data from the perspective of its impact which, observably, is ideological in essence.

Key words: accommodation, cultural awareness, ecolinguistics, decentering, linguistic awareness, literary myth, sociolinguistics, street language/street linguistics.

Résumé : Une conscience culturelle en regain de vitalité semble de plus en plus inciter les écrivains camerounais à témoigner d'une conscience linguistique percutante. Aussi, se livrent-ils à une entreprise d'éclatement et d'« acclimatation » du français. C'est ce phénomène que le présent article se propose de décrypter, à la lumière des grilles socio et ecolinguistiques. La structure d'ensemble se veut quadripartite : primo, nous posons le cadre méthodologique opérationnel pour donner une assise théorique à l'étude ; secundo, nous analysons les concepts et les préceptes sur lesquels repose le traitement langagier chez les nouvellistes et romanciers considérés ; tertio, nous

illustrons la vision que les auteurs se font de la langue en scrutant les formes sous lesquelles ils traduisent dans les faits leur volonté d'« acclimater » le français; quarto, nous mesurons la portée des données sémio-linguistiques ainsi observées, portée qui s'avère d'une forte teneur idéologique.

Mots-clés : conscience culturelle, conscience linguistique, acclimatation, décentrement, rue linguistique, hétérolinguisme, sociolinguistique, écolinguistique, mythe littéraire.

Introduction

Aujourd'hui plus qu'hier, les écrivains francophones du Cameroun se signalent par des œuvres dont la texture va chercher au croisement des langues. De telles productions exhalent une forte odeur d'épices du Golfe de Guinée au creux duquel se loge le Cameroun. Simultanément, cette odeur témoigne d'une réelle adaptation du français à un environnement résolument sous la bannière de l'éclatement et de l'appropriation de cette langue. En effet, comment ne pas le penser au regard de ces trouvailles de langue nourries au limon du terroir dont elles mettent en avant le génie culturel par le déploiement d'un imaginaire linguistique en effervescence? Voilà qui nous a suggéré de retenir l'hypothèse « écolinguistique »¹ si chère à Louis-Jean Calvet. Ayant à étudier les jeux et les enjeux du phénomène d'« acclimatation » du français à son milieu par la médiation du discours littéraire produit au Cameroun, nous nous fixons pour cap de répondre aux interrogations suivantes qui, du reste, vont servir de lames de fond pour orienter la perspective d'ensemble : par quels aspects les œuvres de référence étudiées articulent-elles une langue française en rapport avec son milieu ? Quels intérêts rentrent en ligne de compte pour expliquer ainsi ces phénomènes langagiers observés à la surface ? Pour toucher au but, nous avons jeté notre dévolu sur un genre, le récit et, sur quatre auteurs de qui nous retenons six textes : Patrice Alain Nganang avec *Temps de chien* (TC ou *Temps...*), *La Joie de vivre* (JV ou *La Joie...*) ; Gabriel Kuitche Fonkou avec *Moi taximan* (MT ou *Moi...*), *Les Vins aigres* (VA ou *Les Vins...*) ; Nathalie Etoke avec *Je vois du soleil dans tes yeux* (JVS ou *Je vois...*) et Marcel Njanke Kemadjou avec *Dieu n'a pas besoin de ce mensonge* (DBM ou *Dieu...*)². La démarche d'ensemble consiste, dans un premier mouvement, à définir le cadre méthodologique

¹ Louis-Jean, Calvet, 1999. *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999, p. 60.

² *Les Vins aigres* est un recueil de nouvelles ; les autres œuvres d'étude sont des romans. Puisque l'analyse porte sur le roman et la nouvelle, nous préférons utiliser le terme « récit », plus globalisant pour un tel corpus.

opérationnel et à analyser les préceptes ou les notions structurant la conception que les écrivains ont de la langue. Quitte par ailleurs à illustrer cette conception dans les différents textes et d'en saisir la portée.

1. De la définition du cadre méthodologique

Pour l'essentiel, nous nous abreuons aux sources des théories socio et écolinguistiques en vue d'analyser les figures que revêt le français au sortir de son croisement avec d'autres langues sous la plume des écrivains camerounais. Évidemment, les deux premières parties qui ont pour rôle de fonder scientifiquement le phénomène étudié privilégient la perspective de l'analyse sémiotique en se focalisant sur les données sémio-linguistiques pertinentes. Sous l'éclairage du principe d'immanence, il s'agit d'insister, à l'instar du Groupe d'Entrevernes, sur « les conditions internes de la signification » avec l'accent mis sur l'inventaire et « le fonctionnement textuel »³ d'éléments langagiers considérés. Maints concepts structurants s'imposent d'ailleurs au fil de la lecture, qu'il s'agisse de la « gromologie », du « nkongossa » ou du « racontage » sous la plume des écrivains pris en compte. Ce sont ces notions spécifiques que, d'entrée de jeu, nous mettrons en perspective pour mieux cerner l'environnement linguistique du texte camerounais.

Évidemment, les faits de langue plus communs se saisissent au moyen des catégories mises au point par les linguistes. Dans ses *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Maingueneau, par exemple, a souligné combien le rapport entre la linguistique et la littérature peut être fécond⁴, la première mettant à la disposition de la deuxième de précieux outils d'analyse. Ainsi, entendons-nous aborder un certain nombre d'occurrences langagières en usant du concept d'« alternance codique » que Gumperz définit dans *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétative*⁵ ; pour les mêmes raisons, nous recourons à celui de « néologisme » que Dubois et ses collaborateurs élaborent dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*⁶. Comme le suggèrent Noumssi et Wamba, la syntaxe deutérocanonique des écrivains camerounais

³ Groupe d'Entrevernes : *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985, p.7.

⁴ En effet, écrit Dominique Maingueneau, « tout phénomène linguistique est susceptible d'être exploité par une œuvre littéraire » ; d'où « un certain nombre d'éléments de linguistique utiles pour l'étude des textes ». Voir *Les Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, DUNOD, 1993, pp.V- VI.

⁵ Paris, L'Harmattan, 1989.

⁶ Paris, Larousse, 1994.

devra se lire, le moment venu, en référence aux techniques de réattribution de sens et de transposition sur fond de reproduction de structures⁷.

Une fois ces éléments textuels inventoriés, comment les appréhender d'un point de vue herméneutique? C'est ici qu'interviennent les travaux de Biloa⁸, Noumssi⁹, Bédia¹⁰, Ntonfo¹¹ ou Temkeng¹² pour souligner, chacun à sa manière, la prise en charge par les écrivains de l'aspect sociolinguistique de la communication inhérente à l'utilisation contextuelle de la langue. Louis-Jean Calvet va plus loin dans cette interaction entre langue et société lorsqu'il émet l'hypothèse «écolinguistique»¹³ stipulant l'«acclimatation», c'est-à-dire l'«adaptation» de la langue à son environnement. Les ouvrages étudiés projettent en effet une perspective narrative orientée par des sortes de damnés de la terre avec leur grammaire du tout venant forgée à tout vent. On entre de plain-pied dans l'indocile théorie postcoloniale pour retrouver l'idée d'«hétérolinguisme créatif»¹⁴ par laquelle Moura rend compte des prouesses langagières émaillant les univers d'auteurs francophones.

Dans une perspective purement culturelle, on pourra y voir, toujours avec Moura, la preuve d'une «surconscience linguistique»¹⁵ de la part des écrivains «passeurs de langue»¹⁶. Alors, on convoquera à l'occasion la notion de «langagement» par laquelle Lise Gauvin renvoie à la dissidence linguistique¹⁷ devant accoucher à terme d'un code langagier métisse entre francophones¹⁸ d'après Pabe Mongo. Voilà qui invite à une lecture

⁷ Gérard-Marie Noumssi et Rodolphine Wamba: «Créativité esthétique et enrichissement du français dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma», *Présence francophone*, n° 59, 2002.

⁸ Edmond, Biloa : *La Langue des romanciers africains*, Paris, L'Harmattan, 2007.

⁹ Gérard-Marie Noumssi : *La Créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2009.

¹⁰ Jean-Ferdinand, Bédia : «Le 'Français de rue' et l'écriture de la guerre : portée et signification», *Présence francophone*, n°73, 2009.

¹¹ André, Ntonfo : «Le Sous-quartier élevé à la dignité littéraire», *Patrimoine, Mensuel de la culture et des sciences sociales*, n°0038, 2003.

¹² Albert Étienne, Temkeng : «Sémiologie du chaos et folie dans le roman camerounais : *Temps de chien* de Patrice Nganang et *Moi taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou», *Ethiopiennes* n°78, 1^{er} semestre 2007.

¹³ Louis-Jean, Calvet : *Op. Cit.*, p. 60.

¹⁴ Jean-Marc, Moura : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, p.79.

¹⁵ Lise, Gauvin : «Entre rupture et affirmation : les manifestes francophones», *Études littéraires africaines*, n°29, 2010, p.7.

¹⁶ Jean-Marc, Moura : *Op.Cit.*, p. 78.

¹⁷ Lise, Gauvin : *Op. Cit.*, p. 8.

¹⁸ Pabe, Mongo : *La NOLICA (La Nouvelle littérature camerounaise) – Du maquis à la cité*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé, 2005, pp. 123-125.

idéologique avec Jean-Claude Blachère qui nous rappelle fort opportunément combien les faits de langue décryptés sont emblématiques d'un « français négrifié »¹⁹ chez des auteurs décidés à « rompre le cordon ombilical avec la langue matricielle » au moyen d'une écriture « décentrée, figure de la fugue [et] métaphore de l'instabilité »²⁰, tout à la fois.

2. Pour une perspective socio-écolinguistique et culturelle

Les textes de Kuitche, Nganang, Etoke et Kemadjou sont travaillés par leur environnement socio-écolinguistique. Les termes leur servant de « noyaux énergétiques »²¹ le démontrent à suffisance.

2.1 Haro sur « la gromologie » !

« Tu es même quelle espèce d'Africain ? Tu ne peux donc pas suivre une conversation au village ? Mon père m'invitait souvent à me mettre autant à l'école du village qu'à celle du Blanc. Je te transmets son invitation » (*MT*, 14). Voilà en quels termes un collègue interpelle Jo le taximan, héros de *Moi...* L'apostrophe tient de ce que Jo ne comprend rien à l'expression idiomatique de sa propre langue maternelle dans une société où la tendance est à l'indigénisation des pratiques linguistiques. Pareil déphasage langagier caractérise également un protagoniste d'Etoke à qui il est demandé : « Tu ne peux pas parler comme tout le monde ? » L'homme qui épilguait sur la « pondérance [sic] et la prestance » d'une fille se voit en fait reprocher la « gromologie », c'est-à-dire sa tendance tapageuse à « percer les tympanes avec [son] français et [ses] gros mots » (*JVS*, 68). De même, le vocabulaire abscons d'un livre convainc Christophe, le poète de Kemadjou, de ce qu'il s'agit « de gros mots [et] de vraies gromologies qui sonnent dans [son] esprit comme des termes d'une langue inconnue » (*DBM*, 126). En contexte, le néologisme de « gromologie » apparaît comme un discours qui, par sa grandiloquence, sonne faux. Kuitche, Etoke et Kemadjou déclarent ainsi leur parti pris de censurer une langue en fossilisation; ce que Nganang pratique plus qu'il ne théorise.

Justement, il y a un principe « d'appropriation sociologique et socioculturelle de la langue [qui] n'est pas un instrument coupé

¹⁹ Jean-Claude, Blachère : *Négritures. Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 187.

²⁰ *Ibid.*, p.241.

²¹ Huet-Brichard, citée par Jean-Ferdinand, Bédia : « Le 'Français de rue' et l'écriture de la guerre : portée et signification », *Présence francophone*, n°73, 2009, p. 59.

de son contexte»²². Si comme l'affirme Biloa, les auteurs camerounais affichent de plus en plus leur « volonté d'utiliser les formes linguistiques les plus courantes et les plus disponibles au sein de la communauté »²³, on peut, en référence à Calvet, parier sur le caractère complexe de la texture de leurs œuvres prenant racine dans le contexte de « pluralité langagière »²⁴ qui les stimule.

2.2 Vive la truculente grammaire des milieux populaires

Au niveau symbolique, la liquidation de la préciosité du langage bourgeois se traduit, chez Etoke par exemple, par la rupture des origines tout aussi bourgeoises : son héros Ruben quitte le château familial au quartier résidentiel de « Santa Barbara » (*JVS*, 81) pour s'installer au milieu des déshérités dans le bidonville de « S'en-fout-la-mort » (*JVS*, 109). Ntonfo signale les échos du « sous-quartier élevé à la dignité littéraire »²⁵ qui sourdent de *Temps...* et de *La Joie...* de Nganang. La voie d'accès à « l'école du village » de Kuitche est la rue où l'auteur situe *Moi...*; ce qui donne l'occasion inespérée à son héros taximan d'échanger avec Monsieur-Tout-le-Monde. Kemadjou glane les histoires pimentées en toile de fond de *Dieu...* au hasard des incidents dans les milieux populaires.

C'est bien là qu'il faut aller chercher les recalés de la « civilisation » dont les écrivains scrutent le truculent discours aux accents de défense et d'illustration d'une « conscience linguistique subséquente à une conscience culturelle »²⁶ en démonstration de vitalité. La rue, mais aussi bien le bidonville que le sous-quartier se présentent ici comme de vivantes SIL (sections d'initiation au langage) dont l'offre d'enseignement se ramène à une norme langagière bigarrée, au gré des lexèmes semés à tout vent.

2.3 Entre « nkongossa » et « racontages »

Etoke fait allusion aux « nkongossa, ces fameux ragots dont raffolent tous les bons à rien » (*JVS*, 139). Nganang y décèle des « commérages » (*JV*, 402 et *TC*, 365) et les met dans la bouche des personnages qui les manipulent à l'envi. Kemadjou les honore et les désigne du nom de « racontages » (racontars ?), adoptant ainsi

²² Jean, Tabi Manga, cité par Gérard-Marie Noumssi : *La Créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.94.

²³ Edmond, Biloa : *La Langue des romanciers africains*, Paris, L'Harmattan, 2007, 275.

²⁴ Jean-Marc, Moura : *Op. Cit.*, pp.73-74.

²⁵ André, Ntonfo : « Le Sous-quartier élevé à la dignité littéraire », *Patrimoine, Mensuel de la culture et des sciences sociales*, n°0038, 2003, p. 14.

²⁶ *Ibid.*, p. 42.

de la rue camerounaise un néologisme fécond qu'il adapte comme genre littéraire. En fait, précise son narrateur, « un racontage tire sa source de la réalité et peut être brodé de mensonges et d'artifices » (*DBM*, 3).

Voilà autant de preuves que les prosateurs camerounais donnent comme perspective d'ensemble à leur projet scriptural des notions linguistiques du commerce quotidien. L'attention se trouve polarisée sur les déclassés et ce qui fait d'eux une identité remarquable : leur grammaire sur fond d'inventivité déclarée ou suggérée. On voit alors se profiler la théorie de l'« écologie des langues dont l'idée de base », à en croire Calvet,

est que les pratiques qui constituent les langues, d'une part, et leur environnement d'autre part, forment un système écolinguistique dans lequel les langues se multiplient, se croisent, varient, s'influencent, sont en concurrence ou en convergence. Ce système, [insiste-t-il], est en interrelation avec le milieu²⁷.

Du reste, on va le vérifier au décryptage des frasques du trottoir linguistique.

3. Des frasques du trottoir linguistique

La grammaire de la rue qui tient la vedette participe de l'option de complexifier et de bousculer le français. De nombreux faits de langue y concourent.

3.1 Systématisation de l'alternance codique

Un va-et-vient savamment orchestré entre le français et d'autres codes opère en permanence dans les récits camerounais. Pareille mise en concurrence des supports linguistiques participe du phénomène de l'« alternance codique » au sens où cette expression désigne, sous la plume de Gumperz, « la juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents »²⁸.

3.1.1 Croisement français / autres langues étrangères

L'anglais est la langue étrangère (non camerounaise) qui s'immisce le plus à celle de Molière dans les textes analysés. Il procède sans doute du double héritage colonial anglo-français qui a fait que le

²⁷ Louis-Jean, Calvet : *Op. Cit.*, p. 35.

²⁸ John J., GUMPERZ: *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 57.

Cameroun l'adopte aussi comme langue officielle, parallèlement au français. Pour sa propre gouverne, Jo a retenu la leçon du « très anglais « Time is money » inoculé en nous [Camerounais] à travers la colonisation britannique » (*MT*, 49). Le bilinguisme officiel (français/anglais) du Cameroun se donne des mascottes à fière allure avec les personnages d'Etoke qui passent si aisément d'un code à l'autre. En témoigne la conduite à tenir que la prostituée Valérie prescrit à son amie Wéli : « Trouve-toi un WHITE, more WHITE than WHITE, the WHITEST » (*JVS*, 12). Ici, comme dans d'autres fragments, on assiste au collage linguistique grâce auquel la langue de Voltaire croise celle de la Reine dans un tissage bilingue.

La culture d'Etoké se met souvent en valeur par divers latinismes dont la citation « labor improbus omnia vincit » (un travail opiniâtre vient à bout de tout ; *JVS*, 160). La société à laquelle aspire la Camerounaise repose sur l'amour dans son étymologie latine : « éros, philia et agapè » (*JVS*, 193). Ailleurs, c'est en portugais que ses créatures expriment leur détermination : « Aluta Continua » (la lutte continue ; *JVS*, 61). Par le jeu de l'intertextualité, Etoke déclame l'hymne sud-africain en zoulou : « Nkosi,sikelel'iAfrika » (Que Dieu bénisse l'Afrique ; *JVS*, 191).

Recourir à tant de codes verbaux exogènes – français, anglais, latin, portugais et zoulou – atteste d'une attitude internationaliste de la part d'Etoke qui se réclame d'ailleurs des « enfants de la postcolonie »²⁹ (*JVS*, 94). Ce concept du Djiboutien Waberi s'applique à une « génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » acquis à un art déterritorialisé, entre les mondes et les cultures. Les créatures polyglottes d'Etoke sont effectivement des métisses ayant souvent « grandi entre l'Afrique, l'Europe et les Etats-Unis » (*JVS*, 78).

3.1.2 Croisement français / langues camerounaises

La présence des langues camerounaises est manifeste à un discours truffé des mots, expressions et phrases qui leur sont empruntés. Voilà constitué le substrat des œuvres dont le background sociologique s'affiche fièrement : le Cameroun. Ainsi, le terme « maguidas » signifiant « boss / grand » (*MT*, 59), et par lequel Jo désigne ses compatriotes du grand nord s'extrait des langues de cette zone sahéenne. « Tchédé » équivalant à argent

²⁹ Abdourahman, WABERI : « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », *Notre Librairie*, n°135, sept. – déc. 1998, p.8.

dans l'univers d'Etoke s'emprunte au fulfulde, une langue de la même région (*JVS*, 13). L'écrivaine transpose ce mot dans les parlers bamiléké (Ouest-Cameroun) où il se traduit par « nkap ». Du mediùmba, une langue de la sphère bamiléké, on retiendra les noms dont l'artiste Christophe baptise ses fleurs: « mbangteu (parapluie), loune-lag-nyam (quémandeur de soleil), fiagnchu (accueillant), Nte'mbu (main en prière), ntu'u (canari) », (*DBM*, 19). Le lexique mediùmba s'enrichit dans *Temps...* où Nganang propose la formule de salutation « menmmà, you tcho fia ? » (frère, as-tu la paix ? ; p. 52), formule rendue par « bonjour » dans *La Joie...* (p.145) où évoluent « Magni et Tagni » (titres décernés respectivement à la mère et au père des jumeaux ; p. 168).

L'insertion des éléments du ngèmba-mùngùm au français est exclusive à Kuitche qui l'a comme langue maternelle. Citons, dans *Moi...*, « le mekwum » (membre masqué d'une société secrète), les paroles d'approbation et d'exhortation telles que « nge pin, a pon, a bha'a, handi » (« je le confirme, c'est bon, c'est ça même ») ou bien encore « ndi », titre d'obséquiosité réservé aux notabilités (pp. 14, 93 et 157). Ces données sémio-linguistiques reviennent dans *Les Vins...*, escortées par des exclamations ponctuant certaines répliques des personnages : « kessa nekang ! » (magique !) ou « ketcho neti ! (extraordinaire !) » (p.157).

Les apports de l'éwondo (langue du Centre et du Sud) au français se mesurent à une expression comme « le tobo a ssi ». (Cette sorte de philtre au moyen duquel les femmes célibataires séduisent et détournent les hommes a effectivement son effet magique sur les personnages de Kuitche (*MT*, 105), Kemadjou (*DBM*, 37) et Nganang (*TC*, 151). D'autres emprunts à l'éwondo se disséminent dans *Temps...* où on a « ma din wa » (je t'aime), « bia boya alors ? » (on va faire comment alors ?), etc. (pp. 22 et 163). Au crédit de la même langue éwondo, Kuitche verse encore du « kong » (sorcellerie des gens du Centre et du Sud) ou du « ngwati » (sorcellerie des gens de l'Est ; *VA*, 107) quand Etoke y ajoute du « kwem » (plat de feuilles de manioc ; *JVS*, 176).

Après quoi, elle s'entretient en douala avec le Chinois du « makossa » (rythme musical sawa), un certain Liu Kamer qui, entouré des danseuses en « kaba » (vêtement ample de femme, *JVS*, 52), interprète la chanson *Muyengue* de Grâce Decca. Plus proche du douala, se trouve le bassa auquel on doit le « messong » (sorcellerie) dans *La Joie...* (p.92), roman dont le lexème vedette est « kunde » (indépendance, p.55).

Toutefois, les langues maternelles ne sont pas seules à empiéter sur le français. Dans *Moi...*, il faut un interprète du « pidgin » (p.57) à un homme d'affaires qui ne maîtrise que ce code transcommunautaire. Qu'on en juge: « Takam give him. And tell

him say a want see them big massa ». (Prends, donne-le lui. Et dis-lui que je veux rencontrer leur directeur général). Lors d'une rafle, trois répliques en pidgin sont aussi rapportées dans *Dieu...* (p.80).

« Stigmatisé comme une langue de voyou »³⁰ par Queffelec que reprend Bédia, le camfranglais demeure malgré tout la langue dont les apports sont des plus nombreux à la prose narrative, y signalant ainsi une forte emprise de la rue. Nganang en use aussi bien dans *Temps...* que dans *La Joie...* où « bo-o » (gars !) et « nangaboko » (sans domicile fixe) l'ont comme lingua franca. Le lexique du camfranglais fourmille dans *Dieu...* où Kemadjou s'approprie le très populaire dicton « erreur fo mboutoukou na damé fo ndoss » (La bêtise de l'idiot profite au rusé ; p. 8). La meilleure illustration de ce parler de rue en milieu jeune est d'Etoke qui reproduit la célèbre chanson *Si tu vois ma go* du rappeur Koppo: « Si tu vois ma go dis-lui que je go (si tu vois ma petite amie, dis-lui que je pars; *JVS*, 106).

Soulignons qu'avec les emprunts aux langues locales, certains termes traversent d'un auteur à l'autre, que lesdits auteurs soient locuteurs ou non de la langue concernée. Ainsi en va-t-il de « ndolè » (sauce aux légumes amers préalablement épurés de leur amertume par lavage à chaud), « kaba », « nkongossa », « mapane » (chemin de traverse), « benskin » (moto qui sert de taxi), « foléré » (jus d'oseille local), « kwem » et autres « tchoko » (corruption), « famla » (sorcellerie en bamiléké), « maguida » ou « tchédé ». D'ailleurs, aucun des quatre écrivains étudiés n'est locuteur originel du bassa, de l'éwondo ou des langues du Nord-Cameroun dont les structures saturent pourtant les textes. De tels mots, transrégionaux, sont des ponts jetés pour franchir les frontières de l'étroite identité régionale et s'inscrire au vaste patrimoine de l'ensemble national. Temkeng a donc raison : en s'investissant dans la sphère littéraire, tous ces emprunts, pense-t-il, « donnent aux textes étudiés une atmosphère particulière révélatrice d'une hétérogénéité sociologique qui débouche irrémédiablement sur l'adoption des compromis sociolinguistiques »³¹. Quand malgré tout l'écrivain demeure insatisfait, il peut se faire transporter sur les ailes de « l'oiseau de la fantaisie » (*JV*, 399) que lui affrète Nganang, à destination du pays des mots nouveaux où il a la liberté de se les cultiver et de se les cueillir à profusion avec la floraison des néologismes.

³⁰ Ambroise Queffelec, cité par Jean-Ferdinand Bédia : *Op. Cit.*, p.55.

³¹ Albert Étienne, Temkeng : « Sémiologie du chaos et folie dans le roman camerounais : *Temps de chien* de Patrice Nganang et *Moi taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou », *Ethiopiennes* n° 78, 1^{er} semestre 2007, pp.115.

3.2 Floraison des néologismes

Les auteurs camerounais usent de la licence pour « fabriquer de nouvelles unités ou pour employer un signifiant existant déjà dans la langue considérée, en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors »³². D'après Dubois et ses collaborateurs, le premier procédé se réfère à la néologie de forme et le second à la néologie de sens.

La néologie de forme est la marque de fabrique de Ngranang qui se joue habilement de la composition, de la dérivation et du sens pour obtenir des mots, des expressions ou des phrases tels que « canitude » (condition de l'espèce canine), « je thèse, j'antithèse, je prothèse leur quotidien » (j'analyse leur quotidien sous toutes les coutures), « retué, reretué, rereretué » (tué quatre fois), « déslipper le garde-manger » (enlever le slip du bassin où se trouve le sexe de la femme), « je humais je rehumais je rerehumais et je rerererehumais le goudron » (je humais quatre fois le goudron) (*TC*, 26, 60, 367). *La joie...* s'illustre avec des trouvailles du genre « victime d'un attachage » (victime d'un envoûtement), « attachage du bangala » (exigence du planning familial), « unident » (qui a une dent unique), « nauséabonder » (exhaler des odeurs nauséabondes), « silencier » (faire taire), « huiler, rehuiler et rerehuiler le moteur » pour dire mettre de l'huile trois fois dans le moteur (pp. 16, 24, 43, 60, 87, 153).

Dans l'univers des autres écrivains, apparaît une expression comme « mange-mille » appliquée aux policiers qui arnaquent les chauffeurs de taxi en leur extorquant la somme de mille francs lors des contrôles routiers (*MT*, 12). On y relève aussi « clando » (taxi clandestin), « attaquant » (chauffeur d'appoint), « tchouquer » (démarrer une voiture ou tout autre engin en dévalant une pente et en mettant la vitesse au plus fort de la course), etc. (*MT*, 12, 63, 73). *Dieu...*, retient l'attention avec « pédophiler » (copuler avec une enfant), « long-long rang » (très long rang), « poilicier » (policier au système pileux abondant), « tournedos » (restaurant de fortune en plein air où les clients ont le dos contre la rue ; pp. 34, 46, 97, 106, 107, 111). De son côté, Etoke invente la nomenclature des offres de prostitution en termes de « CDD (coup à durée déterminée) » et de « CDI (coup à durée indéterminée) » avant d'afficher le code vestimentaire susceptible de booster les revenus du sexe : « SRNV (Sexy, Raffinée et Non Vulgaire) ». Ce à quoi, elle ajoute « cyberlove » (cyber-prostitution), « webeuse » (cyber-prostituée), « sextitude » (condition de travailleuse du sexe) et autres

³² Jacques, Dubois : *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, 322.

« fais-quoi fais-quoi » (quoi qu'il arrive) ou « on monte, on descend » (quoi qu'on fasse ; *JVS*, 18, 29, 145, 155, 156). Le tableau se veut plutôt léger avec le « saut en profondeur », c'est-à-dire la pénétration sexuelle que propose Kuitche (*VA*, 128).

Les néologismes ici inventoriés, eux aussi, passent d'un auteur à l'autre pour la plupart : ils sont repris au trottoir où ils intègrent le domaine de la copropriété. Se démarquant du simple assemblage d'éléments préexistants que l'on observe avec le collage de l'alternance codique, les nouveaux termes générés cristallisent une réelle créativité : ils se comprennent en contexte avec l'exploitation de la fonction métalinguistique du langage. La participation à la culture camerounaise demeure néanmoins un atout pour accéder à leur sens : la connivence avec l'archi-lecteur dispense souvent les auteurs de la fonction métalinguistique ou des notes explicatives.

3.3 Sur le sibyllin patron national

La deutérocanonique grammaire des écrivains camerounais se reconnaît davantage aux structures procédant des langues du terroir et ce, « par un processus de redistribution sémique ou de calques morphosyntaxiques »³³, ainsi que le diraient Noumssi et Wamba. Volontiers, la syntaxe se bâtit sur le sibyllin patron national dont voici quelques échantillons : « Tumi m'a lancé avec les cailloux » (J'ai reçu des cailloux de Tumi) ou « qu'on lève le coude » pour dire qu'on prenne un verre (*DBM*, 126 et 129). Ailleurs, le même type de discours est assuré par « on les avait sifflés » (on les avait interpellés) ou « casser la caisse » qui renvoie au fait de redistribuer l'épargne et les intérêts générés (*MT*, 89 et 91). Bien plus, Kuitche évoque la pratique du lévirat dans la sphère culturelle bamiléké où l'expression « laver une veuve » veut dire la prendre comme épouse (*VA*, 61). Il en résulte des copies de structures linguistiques, d'une plus grande densité chez Nganang dont on suspecte les personnages de « vendre un match » (*JV*, 13), c'est-à-dire d'assurer la victoire à l'adversaire contre des dessous de table. Dans *Temps...*, on a « je tapais mon corps pour rien », pour signifier la peine perdue du locuteur.

D'apparentes agrammaticalités syntaxiques et sémantiques déferlent au gré d'une écriture dont les courbes fusent et désaxent. On s'en rend compte à la reproduction de la figure de défi commune aux langues du grassfield camerounais : « Des chiens

³³ Gérard-Marie Noumssi et Rodolphe Wamba: « Créativité esthétique et enrichissement du français dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma », *Présence francophone*, n°59, 2002, p32.

errants mesuraient leurs forces sur moi » (se mesuraient à moi ; *TC*, 223). La multiplication de tels calques donne au récit camerounais de se constituer en caisse de résonance pour la rue, comme en remontée au stade premier de l'oralité.

3.4 Remontée au stade premier de l'oralité

Les éléments sémio-linguistiques ci-dessus analysés participent d'une poétique de la parole proférée. Celle-ci tient singulièrement des formes spectaculaires du bouche à oreille avec les tics, les interjections et les onomatopées. Le retour de ces lexèmes dans tous les textes et dans des circonstances analogues atteste des attitudes culturellement codifiées, lesquelles installent en pleine liturgie de la parole par l'inflation des mots-réflexes. Les plus caractéristiques s'étendent au phonème vocalique long «o-o» marquant l'insistance, ainsi qu'on peut l'observer dans «ici-o», «soooooont bêt-ooooo!» ou «malchance-o!». D'un récit à l'autre, on note l'étonnement du locuteur qui s'écrie en étirant les mots comme il en a l'habitude dans sa langue maternelle : «ah! vvvrrrrraaaaiiiiiimment». «Ye maley!» (eh! ma mère!), exclamation tirée du nghomalah (une langue bamilké, Ouest), est un appel au secours ou à témoin de la mère devant une situation peu commune. Ailleurs, l'empressement se restitue par «là! là! là!» (sur le champ) et l'exaspération par «aaaaahhhh!» en concurrence avec l'insultant «mouf!». Quand on n'en peut plus, alors s'éclate la détresse que dénotent «tuhtuhtuhtuh» ou «woh wohoho». La satisfaction d'être vengé est rendue par «aschouka!» (c'est bien fait!) quand «ye yee, woueuch!» et «ouh ouhouhou!» traduisent la désapprobation en tant que huées. «Kriiing!» et «priiip!» miment respectivement la sonnerie du téléphone et le retentissement du coup de sifflet. Opposer à la question «qui?» le si populaire «quiquiriqui!» comme le font parfois certains personnages, c'est signifier catégoriquement à son interlocuteur qu'on n'entend nullement déclinier l'identité qu'il veut avoir.

Ces interjections et onomatopées s'imposent, par leur haute fréquence, comme le meilleur moyen de consacrer l'ordre de l'oralité. L'interjection est le mode de régulation du dialogue. L'onomatopée indique le déni de conceptualisation au profit d'une mimésis phonique. Avec l'une et l'autre, on écoute des clichés sonores, l'homme de la rue collant dès son premier mouvement à la nature ou jouant sur le timbre de la voix dans son expression instantanée. C'est le triomphe d'une parole jaillissant de la rebelle source informelle des rues et amplifiant la portée d'un mode d'écriture qu'il convient de saisir.

l'insécurité sociale générant l'insécurité linguistique par temps de chien. Voilà qui en rajoute à un imaginaire linguistique débridé.

4.2 Illustrer un imaginaire linguistique débridé

Certes les divers éléments linguistiques incorporés au français articulent l'interaction entre les codes verbaux en présence, mais ils témoignent davantage de l'inconfort des auteurs qui ressentent la norme classique comme un carcan. Du coup, l'offre linguistique française inexistante ou peu expressive est substituée par des pièces de rechange d'autres langues. De cette mise à contribution des possibilités de divers codes, il résulte une « interlangue faite de connaissances intermédiaires »³⁴, à en croire Temkeng qui se réfère à Bernard Py. Par souci d'efficacité dans la communication, il arrive même que le français soit évincé par une langue locale. Une femme-médecin ne consulte-t-elle pas ses patients en leur parlant « la langue du pays », le ngèmba-mùngùm (*VA*, 97) ? Ce faisant, elle tisse avec eux une relation de proximité par la communauté de code, imprime à son discours l'estampille sociolinguistique et identitaire garantissant la rassurante présence camerounaise. Sous l'angle écolinguistique, cette estampille administre la preuve qu'« à chaque instant, la langue est soumise à des stimuli extérieurs auxquels elle s'adapte »³⁵.

La néo Babel camerounaise appréhendée au départ comme un handicap du point de vue communicationnel se mue donc en un clavier aux touches infinies, au grand bonheur du locuteur qui peut y surfer à sa guise. « Pareille 'diglossie', écrit Bédia, répond [...] au désir de conserver à la pensée son expression la plus spontanée et la plus adéquate »³⁶. Elle cadre parfaitement avec l'horizon d'attente à l'ère de ce que Lise Gauvin appelle si bien du nom d'« une pratique [linguistique] du soupçon »³⁷.

4.3 « Une pratique [linguistique] du soupçon »

En investissant les déclassés comme héros de l'histoire, les écrivains les « mettent en haut » selon l'équivalent camerounais de l'expression mettre à l'honneur ; ils les élèvent et tout ce qui va avec eux, leur grammaire notamment. Il y a donc une reconsidération des sphères sociale et linguistique : le centre d'intérêt s'est déplacé, l'œil de la caméra embrassant désormais la

³⁴ Bernard, Py, cité par Albert Étienne Temkeng : *Op. Cit.*, 118.

³⁵ Louis-Jean, Calvet : *Op. Cit.*, p. 35.

³⁶ Jean-Ferdinand, Bédia : « Le 'Français de rue' et l'écriture de la guerre : portée et signification », *Présence francophone*, n°73, 2009 p. 58.

³⁷ Lise, Gauvin : *Op. Cit.*, p.8.

périphérie avec son discours indocile. On est de plain-pied dans « ces littératures de l'intranquillité quant à la langue » dont parle Moura, littératures francophones de la postcolonie qui « supposent une relation plus consciente, plus soupçonneuse aussi, à l'égard de l'usage littéraire »³⁸. Inapte par bien des côtés à exprimer les subtilités de l'identité culturelle camerounaise, la marque déposée du bon usage se voit surclasser par la truculence de la rue nationale qui épouse si élégamment les contours de cette personnalité. Pabé Mongo propose alors de générer le « francophonien », « cette langue littéraire que les écrivains vont extraire du croisement du français d'origine avec les limons locaux »³⁹.

Il faut bien cesser de voir dans l'appropriation du français en Afrique un simple zeste de couleur locale aux fins de saupoudrage comme s'y complaît si paresseusement le regard folklorisant de la critique exotique. Cette dernière a tôt fait de s'enivrer à la forte odeur d'épices tropicales qui s'en dégage et de brouiller la nécessité du débat devant s'instaurer sur le statut du français en Afrique: aujourd'hui plus qu'hier, la langue de Voltaire ne saurait continuer d'enfiler ses attributs royaux sur ce continent comme sur une tabula rasa linguistique. La conscience et même la surconscience linguistique des écrivains camerounais les amènent à privilégier « l'expérience [...] d'éclatement du discours »⁴⁰ (Moura 1999 : p. 43). Les trésors du maquis linguistique camerounais investis dans les textes participent du choix de censurer « les secrets de la [syntaxe à la] Vaugelas » (*VA*, 114) dont se prévaut Maurice Xavier Gonflan alias MX, un fantasque des *Vins aigres*. Par conséquent, la matière d'œuvre se prend en charge sous l'angle du « langagement », concept par lequel Gauvin désigne « l'engagement dans la langue »⁴¹, « langagement » qui peut pousser jusqu'à la violence tragique du mythe avec la manducation symbolique de l'ogresse glottophage langue française.

4.4 Bouffer l'ogresse glottophage langue française ! Pourquoi pas ?

Aujourd'hui encore, le français semble plutôt réticent à se départir des relents glottophages ayant dicté son entrée comme par effraction sous les tropiques dans la nuit coloniale. Son statut prestigieux de langue de culture, d'administration et de travail en a fait la langue de mobilité sociale lui conférant une position hyper-

³⁸ Jean-Marc, Moura : *Op. Cit.*, p. 43.

³⁹ Pabé, Mongo : *La NOLICA (La Nouvelle littérature camerounaise) – Du maquis à la cité*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé, 2005, p. 124.

⁴⁰ Jean-Marc, Moura : *Op. Cit.*, p. 43.

⁴¹ Lise, Gauvin : *Op. Cit.*, p. 8.

dominante. L'image de son rapport aux langues du terroir dans ce contexte est plutôt celle d'un fourmi-lion assoiffé du sang de ces langues réduites à la portion congrue et condamnées à se réduire comme peau de chagrin et jusqu'à extinction, au besoin.

Ainsi perçue comme dévorante par les écrivains camerounais, la langue française est dorénavant tenue en respect dans la position ironique de bouffeuse bouffée parce que fécondée contre nature par subversion ou par défiguration hypertrophiée, des figures du viol. Kuitche et Nganang autant qu'Etoke et Kemadjou n'ont de cesse, à son égard, de « multiplier dans le chaos des malédictions en medumba » (TC, 210) et en d'autres langues locales. L'insulte « schouain » (JV, 48), altération de l'allemand « Schwein » (cochon) lui est aussitôt décochée dans le dos. Voilà qui sonne le tocsin pour l'encercler et l'envahir dans un inextricable « écosystème linguistique » où sa « niche écologique (c'est-à-dire ses relations avec les autres langues, sa place et ses rapports avec le milieu) »⁴², pour emprunter à l'éco-terminologie de Calvet, semble plutôt marquée du sceau de la désacralisation. Dans la partie qui se joue, les codes verbaux autochtones que le français rencontre sur le terrain le saccagent proprement sur la base de la dure loi naturaliste de l'influence du milieu, « au large d'un Centre dépouillé de son imperium »⁴³ selon une heureuse métaphore de Blachère. Dans leur corps-à-corps avec le français, les auteurs de la postcolonie camerounaise le livrent au chaos de la rue, se contentant de procéder à des enregistrements quasi bruts à l'instar des journalistes promenant leurs micros pour des vox pop. C'est l'éloge du melting-pot linguistique avec la surenchère des effets locaux de langue en carnaval dans les textes. Comment l'expliquer ?

Du temps des revendications démocratiques dans la décennie 1990, on s'en souvient, le mot d'ordre au Cameroun fut au boycott des produits français, les Camerounais voyant en l'Hexagone le bras séculier d'un régime dictatorial responsable de leurs misères. Transposant cette consigne à la sphère des biens symboliques, les écrivains entrent en désobéissance linguistique au profit d'une consommation/promotion de l'élocution nationale en mission culturelle. Qu'on songe aux multiples notes de bas de pages qui émaillent les textes (cent vingt-huit dans la première édition de *Temps...*, celle de 2001). Commentant cet aspect, Pabé Mongo dit à juste titre que « Nganang a délibérément choisi de rester linguistiquement tout-venantiste [et qu'] il abdique sa fonction de traiteur de langue pour se nourrir exclusivement du

⁴² Louis-Jean, Calvet : Op. Cit., p. 35.

⁴³ Jean-Claude, Blachère : Op. Cit., p. 243.

crachin du peuple»⁴⁴. Il y a là une ignorance pure et simple des injonctions culturellement génocidaires d'une virtuelle Centrale Française de Codification ; la démarche qui s'apparente à celle du mythe se charge en même temps de symbole parce que correspondant à l'entreprise œdipienne de décapitation de la Loi, figure cardinale du Père.

Conclusion

Au bout du compte, la théorie de l'« écologie des langues »⁴⁵ avec Calvet nous aura permis de cerner cette réalité bien tangible : la rue linguistique si en verve dans la prose narrative camerounaise se donne à lire comme la métaphore la plus expressive d'un français en phase d'« acclimatation » après son « acclimatement » au Cameroun. La langue de Voltaire est bien parvenue à s'adapter à son environnement dans ce pays en régulant la pression des stimuli extérieurs. Si Noumssi et Wamba interprètent le phénomène comme un simple « enrichissement du français »⁴⁶ à partir de la langue de Kourouma, Pabé Mongo y décèle les prémices d'une langue de consensus, une nouvelle grammaire inter francophone à négocier et à porter sur les fonts baptismaux sous le nom de « francophonien »⁴⁷. Diverses entrées sémio-linguistiques cristallisent alors quelques unes des figures que le trottoir linguistique revêt avec bonheur, qu'il s'agisse de l'alternance codique qui jette un bel éclairage sur les emprunts aux autres langues, des néologismes fécondant une créativité inouïe ou bien encore de la syntaxe du terroir et d'autres modes opératoires. Le récit camerounais se fonde bien dans tous ces aspects et en porte les zébrures polychromes d'un patchwork. Il ne pouvait-il d'ailleurs en être autrement. Le kaléidoscope des langues camerounaises n'est-il pas en palabre, mais davantage en conflit avec le français dont les statuts de langue de civilisation dans la nuit coloniale et, plus tard, de langue officielle, d'enseignement et d'administration au lendemain de l'indépendance ont servi de levain à sa nature glottophage ? Par conséquent, filer le texte en français sur le métier à tisser des langues autochtones procède, pour les écrivains camerounais, de l'urgence d'entrer en désobéissance linguistique pour survivre culturellement. Quoi qu'il en soit, le français de France qui a voyagé au Cameroun ne pouvait plus retourner pur sang dans le sein de Marianne malgré les appréhensions du Français dit de souche. Le français du Cameroun lui apporte, à la

⁴⁴ Pabe, Mongo : *Op. Cit.*, p. 159.

⁴⁵ Louis-Jean, Calvet : *Op. Cit.*, p.142.

⁴⁶ Gérard-Marie Noumssi et Rodolphine Wamba : *Op. Cit.*, p. 28.

⁴⁷ Pabe, Mongo : *Op. Cit.*, p. 124.

table de l'échange, le viatique de la sibylline syntaxe camerounaise s'enrobant des enjeux de la rue linguistique, rue érigée en mythe littéraire au cœur battant de ce pays si lointain et qui se niche au plus profond du creux du Golfe de Guinée.

Blaise Tsoualla⁴⁸ (Université de Buea, Cameroun)

Références bibliographiques

Corpus

ETOKE, N.

2008. *Je vois du soleil dans tes yeux*, Yaoundé : Presses de l'Université Catholique d'Afrique Centrale.

KEMADJOU NJANKE, M.

2009. *Dieu n'a pas besoin de ce mensonge*, Yaoundé : Editions Ifrikiya.

KUITCHE FONKOU, G.

2001. *Moi taximan*, Paris : L'Harmattan.

2008. *Les Vins aigres*, Yaoundé : Clé.

NGANANG, A.P.

2007. *Temps de chien*, Paris : Groupe Privat/Le Rocher.

2003. *La Joie de vivre*, Paris : Le Serpent à Plumes.

Autres références

BÉDIA, J.-F.

2009. « Le 'Français de rue' et l'écriture de la guerre : portée et signification », *Présence francophone*, n°73, pp. 55-65.

BILOA, E.

2007. *La Langue des romanciers africains*, Paris : L'Harmattan.

BLACHÈRE, J.-C.

1993. *Négritures. Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*, Paris : L'Harmattan.

CALVET, L.-J.

1999. *Pour une écologie des langues du monde*, Paris : Plon.

DUBOIS J. et al.

⁴⁸ Blaise TSOUALLA : Titulaire d'un Doctorat ès lettres (Université de Yaoundé); enseigne au Département de Français (Université de Buea); a publié « Sortir de la transhumance humaine, échapper au ghetto identitaire : Aminata Sow Fall et Nathalie Etoke », in Pierre Fandio et Hervé Tchumkam (S/D), *Exils et migrations postcoloniales. De l'urgence du départ à la nécessité du retour*, Yaoundé, Éditions Ifrikiya, 2011 ; « Femmes camerounaises et écriture » (*Europe*, n°774, octobre 1993) et plusieurs comptes rendus de lecture ; a collaboré au *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française en Afrique au sud du Sahara* (Volume II, de 1979 à 1989, Paris, L'Harmattan, 2001) ; est membre du GRIAD (Groupe de recherche sur les imaginaires d'Afrique et de la diaspora) de l'Université de Buea. E-mail : tsouallablaise@yahoo.fr - BP 63 Buea - Tél. : (+237)99209059 / (+237)33012838.

1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.
- GAUVIN, L.
2010. « Entre rupture et affirmation : les manifestes francophones », *Études littéraires africaines*, n°29, pp. 7-14.
- GUMPERZ, J. J.
1989. *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétative*, Paris : L'Harmattan.
- MONGO, P.
2005. *La NOLICA (La Nouvelle littérature camerounaise) – Du maquis à la cité*, Yaoundé : Presses Universitaires de Yaoundé.
- MOURA, J.-M.
1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : PUF.
- NOUMSI, G.M.
2009. *La Créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris : L'Harmattan.
- NOUMSI G.M. ET WAMBA, R.
2002. « Créativité esthétique et enrichissement du français dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma », *Présence francophone*, n°59, pp. 28-51.
- NTONFO, A.
2003. « Le Sous-quartier élevé à la dignité littéraire », *Patrimoine, Mensuel de la culture et des sciences sociales*, n°0038, pp. 14-15.
- TEMKE, A.E.
2007. « Sémiologie du chaos et folie dans le roman camerounais : *Temps de chien* de Patrice Nganang et *Moi taximan* de Gabriel Kuitche Fonkou », *Ethiopiennes* n°78, 1^{er} semestre pp.109-128.
- WABERI, A.
1998. « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », *Notre Librairie*, n°135, sept. – déc., pp. 8-15.